

# FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



## Sommaire

Dossier

Julie Ruocco, lauréate 2021  
du Prix « Envoyé par La Poste »

02. Édito
03. Entretien avec Julie Ruocco
08. Extraits choisis - « Furies »
10. « Journal (1909-1923) » de Franz Kafka
12. « Marabout de Roche » de Karine Miermont
13. Dernières parutions
16. Agenda



## Édito

### Julie Ruocco, lauréate du Prix « Envoyé par La Poste » 2021

Nathalie Jungerman

La remise du prix « Envoyé par la Poste » a eu lieu au Centre National du Livre le 2 septembre dernier, en présence des auteurs en lice qui ont lu, chacun, un extrait de leur ouvrage. Le jury, présidé par Olivier Poivre d'Arvor, a récompensé Julie Ruocco, pour son premier roman intitulé *Furies*, publié aux Éditions Actes Sud. L'écrivaine, qui travaille au Parlement européen, s'est scrupuleusement documentée sur les « Printemps arabes » et en particulier sur la Syrie pendant plusieurs années, avant de se lancer dans la rédaction de cette fiction qui s'empare du politique et « se propose de démêler le fil des événements pour jeter sur notre histoire contemporaine un regard humain et humaniste ». *Furies* raconte l'histoire d'une jeune archéologue française en mission à la frontière turque pour rapporter les débris de Palmyre et de Mossoul et d'un pompier syrien devenu fossoyeur dont la sœur, une étudiante militante assassinée, incarne l'idée de transmission et de justice. Le roman évoque la guerre en Syrie déclenchée par la répression meurtrière des manifestations pacifiques, le cynisme d'un régime, l'avènement de l'État islamique, les exactions, l'exil, les camps de réfugiés, la résistance Kurde et les femmes qui combattent pour la liberté... Une phrase, placée en tête de l'ouvrage, rend hommage à l'avocate syrienne, héroïne de la révolution, portée disparue depuis fin 2013 : « À Razan Zaitouneh et à celles et ceux qui se sont battus à ses côtés ». Dans son roman, Julie Ruocco interroge la question de la justice à la lumière de la trilogie d'Eschyle, *L'Orestie*, et fait évoluer les Furies antiques en « vigiles de la justice », avec pour seule vengeance, la mémoire, la parole à transmettre. Rencontre avec Julie Ruocco pour son remarquable premier roman.

# Entretien avec Julie Ruocco

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

**Vous publiez un roman pour la première fois, *Furies*, qui montre la Syrie en guerre. Le récit est si bien documenté, réfléchi, qu'il est possible de croire que vous vous êtes rendue sur place. Qu'est-ce qui vous a poussée à écrire sur cette révolution débutée dans le contexte du « Printemps arabe » et devenue une guerre civile, suite à la réponse impitoyable du régime de Bachar Al-Assad ?**

**Julie Ruocco** Écrire et réfléchir sur ce sujet était une nécessité. Il s'agit d'un problème générationnel : je suis née dans les années 1990 et le spectre du Djihad a plané sur mon adolescence. Comme beaucoup d'autres étudiants j'ai vu des connaissances se radicaliser et partir. Ma formation et mon travail au Parlement européen m'ont permis de me renseigner, me documenter sur le contexte international, mais un événement personnel m'a incitée à passer par le prisme de la fiction : en 2019, j'ai reconnu, lors d'un journal télévisé, les parents d'une ancienne camarade de classe qui annonçaient la mort de leur fille en Syrie, après son allégeance à Daech. Au-delà de l'émotion, j'ai ressenti le besoin de comprendre comment les destinées individuelles rejoignent tout à coup les mécaniques historiques, enjambaient le temps, les continents. Cela devait nécessairement passer par un face-à-face entre l'Occident et l'Orient, cristallisé par la rencontre entre Bérénice, une jeune française, étudiante en archéologie et Asim, pompier syrien devenu fossoyeur. Le récit n'a pas vocation à suspendre la tragédie en cours mais à la dire avec des mots simples et universels pour qu'elle parle à chacun d'entre nous. C'est en quelque sorte l'école

de Roberto Saviano, l'auteur de *Gomorra* (sur la mafia napolitaine) : la meilleure idée du monde, si elle n'est pas incarnée par des personnages, ne sera pas communicable. Il faut rendre les idées humaines. J'avais donc besoin de ces chairs, de ces voix, de ces noms pour dire quelque chose de cette situation et de ces enjeux qui nous concernent plus qu'on ne le croit.

**Choisir le roman, la fiction, plutôt qu'un essai documentaire, est-il un moyen plus sûr de faire face à la réalité de cette guerre ?**

**J.R.** Oui. Beaucoup de choses m'ont conduite à la fiction. Notamment, le fait de vivre dans une société « post-vérité ». À l'heure où des régimes mythomanes s'aventurent de plus en plus sur le terrain de la fiction, je trouvais que c'était de bonne guerre que la fiction s'empare du politique. Camus disait : « le langage est compromis », une phrase brûlante. Avec les fausses informations, les déformations de la réalité à des fins de propagande, de manipulation, comment dire le réel est un défi. Paradoxalement, le mensonge s'insinue chez ceux qui sont censés qualifier le réel et définir un futur commun. C'est donc tout le paradoxe de la fiction qui se propose de démêler le fil des événements pour jeter sur notre histoire contemporaine un regard humain et humaniste.

**Quels documents, archives, témoignages avez-vous privilégiés pour construire votre roman ?**

**J.R.** Il s'agit d'une convergence de données : faisceaux de témoignages oraux, écrits, et rapports internationaux sur les exactions rédigés par



Julie Ruocco  
CNL, le 2 septembre 2021  
© Thierry Débonnaire

Âgée de vingt-huit ans, **Julie Ruocco**, ancienne étudiante en lettres et diplômée en relations internationales, travaille au Parlement européen. Passionnée par les cultures numériques, elle a publié un ouvrage de philosophie esthétique : *Et si jouer était un art ? Notre subjectivité esthétique à l'épreuve du jeu vidéo* (L'Harmattan, 2016). *Furies* est son premier roman.



Julie Ruocco  
*Furies*  
Éditions Actes Sud, 2021  
Prix « Envoyé par La Poste »



l'ONU ou des ONG en ce qui concerne les parties très factuelles. Je tiens à saluer les reportages de la presse internationale qui s'est rendue sur le terrain. Mais ce sont les documents de première main réalisés par les Syriens eux-mêmes qui ont été pour moi la matière la plus dense et la plus importante. Pendant les « Printemps arabes », nombre de scènes filmées nous sont parvenues. Des images, des vidéos, des chansons. Pour m'immerger de manière un peu plus culturelle, je lisais beaucoup de poèmes, d'essais, de proverbes afin d'appréhender une musique, une langue, et ne pas faire défaut à toute la poésie et la singularité de cette région. C'est une dialectique entre des sources internationales, d'autres plus personnelles et des témoignages individuels. Je lisais aussi les journalistes et activistes qui étaient sur place, notamment Razan Zaitouneh – avocate syrienne et militante des droits de l'homme, disparue depuis 2013, qui a écrit des textes en anglais, encore accessibles –, ainsi que des récits de combattants kurdes, des mémoires et journaux de guerre. Grâce aux nombreuses archives en ligne, une telle entreprise d'écriture est en effet possible sans se rendre en Syrie. Mais cette facilité d'accès aux sources est à mettre en balance avec notre indifférence, puisque nous avons échoué à construire un récit collectif sur ces événements. Pendant ces recherches, j'ai lu des choses dont l'horreur aurait fait exploser les cadres d'un récit fictionnel. Pourtant, elles sont bien réelles. Je n'ai pas pu les écrire, les restituer. Je voulais faire de *Furies* une porte d'entrée sur le conflit et ne souhaitais pas que le lecteur soit trop choqué pour poursuivre sa lecture. Il y avait, par exemple, les rapports dans lesquels sont décrites les tortures qui ont encore lieu dans les prisons du régime, mais je ne voulais pas forcer le lecteur à voir ces images s'il n'allait pas les chercher de lui-même.

#### **Avez-vous travaillé à la rédaction du texte au fur et à mesure de vos recherches ?**

**J.R.** Le processus de recherche a commencé bien avant celui d'écriture. Cela faisait plusieurs années que je me renseignais sur les « Printemps arabes » et particulièrement sur la Syrie. Dans mes premières années de stage au Parlement européen, je travaillais pour une députée qui était à la commission des affaires juridiques. Je me souviens m'être rendue un peu en avance à une grande audition sur les droits des consommateurs. Quand je suis entrée dans la salle, l'intervention précédente n'était pas terminée et il y avait là des femmes qui ne faisaient pas partie de la bulle européenne traditionnelle. Il s'agissait de survivantes yézidies, cette communauté victime de génocides commis par l'État islamiste. Je me

suis sentie honteuse de ne pas avoir su qu'il y avait cette intervention avant le point pour lequel j'étais venue récupérer des informations. J'étais rentrée dans les institutions européennes parce que je voulais m'engager au service d'un idéal et je me suis dit que plus jamais je ne ferai l'économie d'un renseignement, d'une lecture. Je me suis astreinte, dès lors, à lire chaque rapport qui sortait, chaque article de presse. Cette prise de conscience a eu lieu quatre ans avant d'avoir vu au JT les parents de cette camarade décédée en Syrie. *Furies*, c'est neuf mois de rédaction intensive mais c'est plusieurs années de recherches, d'ascèse intellectuelle, de réflexion sur le sujet en amont. J'ai pu ainsi me lancer dans la trame romanesque, dans la création des personnages, envisager l'articulation des destins, des événements. J'ai mené d'autres recherches au cours de la rédaction mais de façon sporadique. J'avais à cœur de réfléchir sur le thème de la justice et j'ai eu l'idée de concevoir une variation des *Oresties* d'Eschyle. J'ai donc établi mes personnages : ma Bérénice racinienne et mon couple Électre/Oreste qui sont Taym et Asim. J'avais déjà écrit chronologiquement les premières parties de Bérénice, et commencé à écrire celles sur la révolution syrienne – je savais que Taym serait une étudiante militante –, quand j'ai pu assister au travail d'archives de mon ami cinéaste sur la guerre en Syrie. J'ai découvert, à ce moment-là, la figure de Razan Zaitouneh. Son combat dépassait mon « Électre » et les enjeux mythologiques.

**Le roman s'articule autour d'une rencontre entre une archéologue, trafiquante d'antiquités, Bérénice, qui a une mission à la frontière entre la Turquie et la Syrie, et un ancien pompier syrien, Asim, devenu fossoyeur à cause de la guerre civile qui dévaste son pays. Les premiers chapitres tendent progressivement vers cette rencontre et contextualisent chaque personnage... L'apparition d'une petite fille sera déterminante pour tisser un lien entre les deux adultes... Elle est l'espoir dans cette désespérance, la raison de vivre...**

**J.R.** Oui. Il y a beaucoup à dire sur cette enfant. N'est-elle pas la plus puissante furie du livre en ce qu'elle concentre à la fois l'espoir de la rédemption, mais aussi la menace du jugement permanent, quand je dis que les enfants sont des juges qui nous interrogent ? Il y a le risque aussi qu'ils deviennent leurs propres bourreaux s'il n'y a pas d'intervention, d'éducation, de soins. Il me semblait important qu'il y ait cette petite fille comme témoin. C'est le seul personnage qui ne s'exprime pas, qui ne dit rien, excepté une phrase à la toute fin du livre. Il y a une grande

part de mythologie et de fantastique dans ce roman, parce que je voulais que l'invisible redouble la densité du réel, trace des liens entre le passé et le présent, entre des personnages qui ne se sont pas rencontrés. La petite fille, par son statut d'enfant, est plus proche de l'invisible, tout en concentrant beaucoup d'intuitions. Je souhaitais qu'il y ait cette présence, cet instinct quasi animal. Bien sûr, c'est elle qui va faire le lien entre Bérénice et Asim. Elle incarne la rencontre entre les deux personnages.

**Le personnage de Bérénice qui évolue au fil des pages, prenant conscience du conflit syrien et de sa complexité, est-il en quelque sorte, et de façon plus générale, le regard que devrait porter les occidentaux sur cette guerre pour combattre la possible indifférence et l'oubli ?**

**J.R.** En effet, Bérénice est la focale occidentale. Son statut d'archéologue me permettait de revenir sur cette théorie de fin de l'Histoire avec laquelle j'ai grandi dans les années 1990 – même si elle a commencé à être réinterrogée à la lumière du 11 septembre –, à savoir que le monde allait progressivement se libéraliser, les dictatures se résorber en un libéralisme politique et surtout économique. Mais cette génération s'est fait rattraper par l'Histoire. Bérénice est précisément archéologue parce qu'elle a un rapport de fétichisation à l'Histoire. Elle pense que tout est derrière elle et que la seule chose qui reste à faire est de déterrer plus que de vivre. Ce statut d'archéologue m'offrait également la possibilité d'attaquer le conflit syrien sous un angle plus connu : la chute de Palmyre. Sa destruction a été extrêmement choquante et les images ont tourné en boucle sur nos journaux télévisés. Lorsqu'on voyait les migrants en Méditerranée ou les enfants sous les bombardements, il y avait une sorte de résistance – je ne dirais pas « indifférence » parce que je ne suis pas du tout dans une entreprise de moralisation –, mais c'était tellement horrible, inconcevable, que le réflexe a été de détourner le regard. Quand Palmyre a sauté, on a tous compris. C'était une civilisation qu'on enterrait. Il y a eu un discours, des récits, on s'est autorisé à s'émouvoir. Pour cette raison, j'ai emmené mon personnage, Bérénice, à la frontière turco-syrienne, dans une tentative folle de récupérer les miettes de Palmyre et de Mossoul, à la recherche d'un passé universel et rassurant. Puis, le cheminement progressif du passé des pierres à l'humain m'apportait un fil de conversion, me permettait de la confronter à d'autres personnages et de lui faire prendre conscience que derrière

les ruines défigurées, des destins humains ont basculé. Au Parlement européen, j'avais travaillé sur des dossiers qui concernaient la restitution des biens culturels lors de conflits armés. Il était question des œuvres à restituer à la communauté juive après les spoliations de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi de tout ce qui pouvait financer le terrorisme, et par exemple, la vente d'objets issus des pillages de sites archéologiques ou de musées. Toute la matière romanesque de mon texte vient en partie d'éléments très factuels sur lesquels j'avais travaillé. Je trouvais que c'était un bon moyen de s'interroger sur ce qu'il restait à sauver. Au début du roman, celle qui mandate Bérénice sur la frontière lui dit : « Rentre avec ce que tu as pu sauver ». Et « ce que tu as pu sauver » va évoluer tout au long du livre.

**Un autre personnage, très important dans l'avancée narrative, est celui de Taym, la sœur d'Asim. Elle fait prendre conscience à Asim du tournant des événements : « Il n'imaginait pas qu'un gouvernant puisse faire le pari du chaos contre son peuple. » Le chaos favorisera la montée en puissance de l'État islamique. « Peu à peu la révolution s'était faite résistance. La résistance s'était armée. » Taym incarne le combat des femmes et surtout l'idée de la transmission, de la mémoire, de la justice et de la nécessité d'informer les organisations internationales... Pour ce personnage, vous vous êtes inspiré d'une figure réelle, Razan Zaitouneh, dont nous parlions tout à l'heure...**

**J.R.** Je voulais écrire une nouvelle « Électre » et j'ai découvert qu'il en existait une encore plus forte, encore plus humaine. Razan Zaitouneh a largement inspiré mon personnage. Je tenais à ce que son nom soit inscrit au début de l'ouvrage afin qu'on puisse se renseigner sur ce qu'elle a fait et écrit. Taym est donc constituée de Razan Zaitouneh mais aussi de la figure des mariées de Damas ou « mariées de la paix » qui m'ont beaucoup marquée. Ces femmes étaient des militantes des droits humains et organisaient des opérations de communication, des manifestations pacifistes. Il existe des photographies très fortes où on les voit en robe de mariée tenant des banderoles qui disaient : « Je suis l'épouse de la justice, où est la justice ? ». Elles déclaraient leur amour, voulaient s'unir à la justice qui était absente. Elles se sont fait embarquer, torturer, elles ont subi tous les affronts qu'on peut faire subir à des femmes en prison. L'image de la mariée m'a hantée et j'en ai fait quelque chose dans le livre. Bien sûr, il y a aussi la figure des combattantes kurdes,

des Peshmergas, qui meurent debout, évoluent avec les armes dans un contexte très militarisé, épique, noble, mais je voulais montrer des combats plus pacifistes, peut-être moins en phase avec ce qu'on connaît de l'héroïsme viriliste. Je pense que les mariées de Damas excèdent le courage humain. Il était important pour moi que le personnage de Taym résonne avec leur histoire.

En ce qui concerne Razan Zaitouneh, j'ai lu également la magnifique biographie écrite par Justine Augier (*De l'Ardeur*, Actes Sud, 2017). Il s'agit d'un essai politique très bien problématisé. Justine Augier a étudié les Relations internationales et donc, au-delà du portrait de l'avocate syrienne et militante qui est fascinant, c'est aussi une très belle entrée en matière sur les révolutions arabes. Razan Zaitouneh a décliné plusieurs fois des opportunités d'extradition. Elle avait reçu en 2011 le Prix Anna Politkovskaya pour la défense des Droits de l'Homme. En 2013, toute la cellule des défenseurs syriens des droits humains, « les quatre de Douma », Razan Zaitouneh, Samira Al Khalil, Wael Hamada et Nazim Hammadi ont été enlevés, certainement par des groupuscules islamistes qui se mettaient en place à l'époque.

**Bérénice se voit attribuer une mission bien différente de la première exposée au début du roman...**

**J.R.** Bérénice va surmonter son deuil personnel (elle a perdu un père qui a masqué ses origines) en découvrant une force, un pari collectif. À la répétition du mal doit répondre un écho de conscience et pour que ces consciences se mettent en branle, il faut qu'elles se maillent. Ce qui structure le roman, c'est aussi cette idée de chaîne. Au départ, Bérénice pense qu'elle ne peut sauver que les miettes de Palmyre. Des choses physiques, archéologiques, historiques qu'il est possible de dater, de contempler dans des musées, de passer dans des collections. Puis, à la frontière de la guerre, elle découvre ce que signifie être réfugié. Elle va être

amenée à plonger plus profondément dans ces événements. Elle trouvera sa raison d'être, une autre mission encore plus sacrée que celle qu'elle s'était fixée et c'est ce qui lui permettra de surmonter son deuil et ses problématiques de déracinement, de solitude. En étant confrontée à ce qu'est l'exil, la guerre, elle s'investit dans une cause qui la conduit à dépasser ses propres limites. Elle va reprendre le flambeau de Taym, à la demande d'Asim. C'était important qu'elle ne prenne pas l'initiative elle-même car je voulais que la question de la légitimité soit remise à sa juste place dans cet enchaînement d'événements.

**Vous avez choisi pour ce personnage féminin le nom d'une reine de Palestine, Bérénice, et comme dans la pièce de Racine, elle et Asim vont vivre, séparés, cultivant le souvenir de leur rencontre...**

**J.R.** Oui. Et au fur et à mesure de sa quête, le « chez elle » sera redéfini, retravaillé. On pense à *L'Iliade* pour cette guerre mais c'est une *Odyssée* pour la reine de Palestine qui finalement comprend d'où elle vient, ce qu'elle a à faire et où elle doit retourner. Dans un contexte de guerre, il y a peut-être moins de maniérisme romantique et ce n'est pas tant le souvenir d'une relation qu'elle garde mais celui d'un combat. Quand j'ai commencé à écrire *Furies*, j'avais en tête l'image finale : comme la furie a été déterrée, elle doit être rendue à la terre. J'ai essayé, à un moment donné, de ne pas séparer les deux protagonistes, puis je me suis ravisée puisque Bérénice portait le nom de la pièce de Racine, et le livre s'est refermé de lui-même. Le texte trouve son propre souffle, sa propre logique et il ne sert à rien de lutter.



Julie Ruocco, lisant un extrait de son roman. CNL, le 2 septembre 2021 © David Raynal

**À propos de justice, vous faites référence à la littérature antique, la trilogie d'Eschyle (*Agamemnon, Les Choéphores, Les Euménides*), qui a inspiré le titre de votre roman. Pouvez-vous nous parler des différentes acceptions que vous donnez à « Furies » ?**

**J.R.** Évidemment, il s'agit des Furies nées du sang d'Ouranos. Ces trois divinités romaines correspondent aux Érinyes grecques. Elles pourchassent sans relâche les criminels, jusqu'à l'instauration du premier tribunal humain où les hommes sont jugés par les hommes. En conséquence, Athéna leur demande de devenir les Bienveillantes (Les Euménides). Puisqu'elles n'ont plus de criminels à poursuivre, elles vont rentrer dans la terre et devenir des déesses chthoniennes, mais de fertilité, amies des hommes. Après dix ans de guerre et d'impunité en Syrie, j'avais envie de les déterrer, qu'elles retournent sur le territoire des mortels, sans pour autant les réinstaurer dans leur rôle de perceptrices de sang. Je voulais qu'elles deviennent des vigiles de la justice. Des esprits qui auraient inspiré tous ces combattants de la liberté, ces défenseuses et défenseurs des droits humains. « Furies » c'est aussi une manière de dire la furie des hommes dans la guerre ainsi que la folie qui va contaminer les personnages et qui les inciteront à chercher à tout prix du sens dans ces horreurs, dans cette histoire qui se répète. « Furies », c'est le soubassement mythologique, la réflexion sur la justice et la constatation factuelle d'un conflit qui n'en finit pas de s'enliser. Une question m'est souvent posée : « Qui est la Furie dans le livre ? » La Furie, c'est Rokan, Taym ou l'enfant. Elles le sont toutes. C'est un seul visage qui se juxtapose sur tous les personnages pour les inspirer, leur permettre de continuer. Il m'importait de les faire évoluer et de les faire sortir du cycle de la vengeance pour refonder une forme de justice au XXI<sup>e</sup> siècle qui ne serait plus la justice des vainqueurs. Une justice plus universelle, plus internationale, qui se construit là où les victimes et les criminels se sont réfugiés, qui ne connaît pas de frontières, ni géographiques ni temporelles. On savait que les crimes contre l'humanité étaient imprescriptibles. Mais je pense que ce qui s'est mis en place avec les tribunaux de Coblenz, alors qu'on est sur un déracinement géographique, c'est la possibilité pour les défenseurs des droits humains de continuer leur combat, même s'ils n'en ont pas les moyens sur le territoire où ont lieu les exactions.

**Avez-vous dû retravailler des passages après l'avoir envoyé à l'éditeur ? Et est-ce**

**que certains ont été plus difficiles à écrire que d'autres ?**

**J.R.** Toute l'équipe éditoriale d'Actes Sud a été très bienveillante et respectueuse du projet. Je n'ai rien changé sur le fond, peu sur la forme. Ils m'ont aidé à ciseler un peu le texte quand parfois, hésitante, je juxtaposais deux syntagmes pour exprimer la même idée.

Les passages les plus difficiles à écrire sont ceux que je n'ai pas pu écrire, toutes les images dont je n'ai pas pu parler. J'ai essayé au début mais je me suis dit qu'elles dépassaient la force que je pourrais y mettre. Par exemple, des enfants qui font des petits colliers en fil de fer avec leur nom autour du cou avant de descendre dans les caves, parce qu'ils savent qu'on ne retrouvera qu'un cadavre et qu'on ne pourra pas les identifier. Aussi, il y avait des passages qui étaient plus exigeants que d'autres dans le fil de la narration et pour lesquels je devais être particulièrement attentive.

**Est-ce que vous aviez envoyé votre manuscrit à de nombreuses maisons d'éditions ?**

**J.R.** Je l'ai envoyé à cinq maisons d'édition. Quand j'ai appris que des auteurs faisaient parvenir leurs manuscrits à cinquante éditeurs, j'ai compris que je confiais le mien à très peu de maisons. J'aime beaucoup la littérature mais je ne connais pas du tout les métiers du livre et ses acteurs. Des écrivains chez Actes Sud m'ont donné envie d'écrire et lorsque le directeur éditorial, Bertrand Py, m'a appelée, j'étais très heureuse.

**Le jury de la 7<sup>e</sup> édition du prix « Envoyé par La Poste » a choisi de couronner votre roman. Comment avez-vous reçu cette distinction ?**

**J.R.** Avec beaucoup de joie et d'honneur parce que c'est une distinction qui couronne aussi une rencontre entre quelqu'un qui vient de nulle part, un récit qui n'est pas encore livre et une maison d'édition. J'étais néophyte devant le territoire littéraire moderne et ne connaissais pas non plus les prix. Quand on m'a dit qu'il s'agissait d'un prix de La Poste, j'étais un peu surprise, puis très touchée lorsque j'ai compris qu'il récompensait un roman d'un auteur inconnu envoyé par courrier postal à un service des manuscrits. Et pour moi qui viens des Ardennes, d'un milieu ouvrier, ce n'est pas la première fois que la Poste rebattait les cartes : j'ai envoyé mes dossiers de bourses, mes dossiers d'écoles et de concours du même petit guichet des Ardennes. C'était un très beau moment.

# Extraits choisis

Furies de Julie Ruocco  
© Actes Sud, 2021

Page 32

Bérénice continuait de fixer les lanières pendantes du sac dans la voiture qui la menait à Öncüpınar. Quand le monde s'était dérobé sous ses pieds, dans le bar là-bas, envahie par la panique, elle n'avait pas pu crier. Pourtant, elle aurait voulu appeler son père à l'aide, qu'il revienne pour la sauver une dernière fois. Elle aurait voulu lui jurer qu'elle ne lui poserait plus de questions, qu'elle cesserait de vouloir déterrer le passé. Promis, elle ne lècherait plus les blessures du temps, elle arrêterait de creuser, de gratter la terre muette. Elle aurait voulu hurler, lui dire qu'elle ne lui en voulait plus, qu'elle respectait ses secrets. Tous ses secrets.

La voiture s'immobilisa enfin sur une route de terre battue. Elle était arrivée. Les frontières du camp s'étendaient à perte de vue et derrière les grilles, la chaleur faisait vaciller l'horizon. Lorsqu'elle ouvrit la portière pour poser le pied au sol, Bérénice était encore ivre, ivre du bruit des balles, de la chute des corps et du silence de l'intermédiaire. Était-il vieux ? Jeune ? Elle ne le saurait jamais. Elle s'arrêta un instant pour réprimer un étourdissement. C'est ici qu'elle devait attendre le contact d'Olga. Pourtant, une pensée se formait à la surface de son esprit et elle avait besoin de marcher pour la faire advenir. La tête lourde, elle continua de longer les grilles chauffées à blanc. Comme par réflexe, sa main agrippa le médaillon sur son cou. Elle songeait à la parure dioclétienne qu'elle n'avait pas réussi à revêtir ce matin. Ces objets qui avaient connu tant de faste et tant de sang pouvaient-ils encore appartenir au monde ? Avait-elle eu raison toutes ces années de les poursuivre ? De classer entre les pages de ses carnets d'élève studieuse ce que le temps avait archivé dans les couches d'argile et de sable ? Les mots d'Olga lui revenaient en écho. Était-ce vraiment tout ce qu'elle pouvait sauver ? Elle songea au sang sur le comptoir, à celui du conservateur de Palmyre exécuté au centre du théâtre antique. Est-ce que le retour à la lumière était à ce prix ? Longtemps, elle en avait voulu à son père de ne pas avoir pris soin de son passé, de ne rien lui avoir transmis. Mais peut-être qu'aujourd'hui elle le comprenait. Pour lui, il n'y avait que les mots de la littérature, les notes de musique et l'absolu de l'amour que l'on pouvait se donner. Le reste était le fruit du hasard. Et aujourd'hui plus que jamais, ce hasard pesait de tout son poids sur les événements, semblait transformer chaque destin en errance.

Page 49

Chacun guettait le réveil du géant sans savoir quelle serait sa nature. Sa sœur, elle, avait appris à lire entre les lignes, dans l'enchevêtrement des réalités qui se taisent. Elle savait que rien n'était acquis et que le régime avait élargi les failles dans la conscience des hommes. Taym se débattait pour que les civils le restent, que les prisonniers osent parler et que la vérité éclate. Malgré l'élan, elle pressentait déjà que l'adversaire n'avait plus de forme. Cela faisait trop longtemps que le régime avait usé la confiance, miné les esprits. Trop longtemps qu'il avait substitué le fantôme au réel et les parjures à la voix des vivants. Les prisons secrètes avaient été temporairement ouvertes. Il fallait bien faire de la place pour les manifestants et les révolutionnaires. Alors, sans un bruit ni un remords, l'État avait relâché les vieux spectres du djihad. Des fanatiques abrutis par l'enfermement et la violence, recrachés au jour après des décennies de torture parce qu'on ne savait plus où entasser leurs corps. À Idlib, l'armée avait torturé des étudiants qui avaient lancé

des balles de ping-pong avec le mot liberté écrit dessus. Les balles avaient roulé du mont Qasioun jusqu'au palais présidentiel et les gardes avaient passé la journée pliés en deux pour toutes les récupérer. Le ridicule, il n'y a pas pire pour une armée. Les repréailles avaient été terribles.

Le soir, Asim avait suivi sa sœur aux rassemblements sur la grande place. Ils scandaient le nom des villes où les soulèvements avaient été écrasés. La liste s'allongeait mais il ne voulait toujours pas comprendre. Il n'imaginait pas qu'un gouvernant puisse faire le pari du chaos contre son peuple. Miser sur la déstabilisation des voisins, la porosité des peurs, la folie collective. « Il est traître, celui qui tue son peuple ! », ce slogan Asim l'avait martelé, il l'avait chanté toute la nuit. D'ailleurs, il venait de retrouver une pancarte dans les décombres avec les mêmes mots écrits en rouge. En passant les doigts sur le carton déchiré, il se disait que ça aurait dû l'interpeller bien avant. Le jour où sa brigade avait retrouvé le corps du chanssonnier dans le ruisseau, les cordes vocales arrachées. Mais Assim était confiant, trop de gens s'étaient levés. Ils avaient de nouveau une voix et quelque chose à défendre. Les portes de leur destin ne pouvaient pas se refermer sur eux, pas maintenant.

Peu à peu, la révolution s'était faite résistance. La résistance s'était armée. Quand il y repensait, c'était logique. Celles et ceux qui avait milité pour des actions symboliques et pacifiques avaient été les premiers exécutés. Pendant des semaines, sa sœur avait tenu le compte de ses amis enlevés dans les villes assiégées. L'un après l'autre, les corps réémergeaient quelques semaines plus tard, méconnaissables et mutilés.

Page 93

Cette nuit-là, Bérénice fit un rêve singulier. Elle se trouvait de nouveau dans le café, revoyait le sac de la transaction, l'homme dos à elle. Bérénice aurait voulu l'appeler, qu'il se retourne, mais elle n'avait plus de voix. Les sons se dissolvaient, ses mouvements étaient lents, presque liquides. L'explosion n'allait pas tarder à mélanger les formes et leurs contours. Bientôt, elle devrait creuser dans les murs effondrés pour pouvoir sortir. Le verre crissait sous ses pieds, sa peau était encore brûlante du souffle de l'explosion. Mais lorsqu'elle émergea enfin, elle n'était plus dans la ville de Kilis. Autour d'elle les dunes avaient la couleur du crépuscule et derrière la ligne d'horizon, elle voyait se dresser les ruines de Palmyre. Sans jamais y être allée, elle reconnaissait les silhouettes des colonnes. Les langues de pierre transperçaient le désert, s'arquaient intactes sur leurs fondations millénaires et replongeaient dans le sable comme sous l'effet d'une vague. Elle traversait la forêt de piliers, avançait sous la voûte infinie des temples, forte de la certitude des rêves. Ce chemin lui était familier. C'était comme rentrer à la maison. Elle atteignit enfin l'amphithéâtre de Tadmor et descendit les gradins Calmement. Au centre de la scène se tenait l'autel. C'est là qu'il l'attendait.

.....

Éditions Actes Sud  
<http://www.actes-sud.fr>



Créé par la Fondation d'entreprise La Poste, le prix « Envoyé par La Poste » récompense un manuscrit adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décèle, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier. Le lauréat reçoit 2500 euros. Son livre est recommandé auprès du public et auprès des 500 000 postiers actifs et retraités. La Fondation La Poste passe par ailleurs commande de 600 exemplaires de l'ouvrage à l'éditeur. Le prix 2020 a récompensé Dima Abdallah pour son livre *Mauvaises herbes* (Sabine Wespieser éditeur).

### Les 8 ouvrages sélectionnés:

**Anne-Lise Avril**, *Les Confluents*, Julliard

**Salomé Kiner**, *Grande Couronne*, Christian Bourgois Éditeur

**Marie Mangez**, *Le parfum des cendres*, Finitude

**Arnaud Rozan**, *L'Unique goutte de sang*, Plon

**Julie Ruocco**, *Furies*, Actes Sud

**Timothée Stanculescu**, *L'éblouissement des petites filles*, Flammarion

**Maud Ventura**, *Mon mari*, l'Iconoclaste

**Marie Vingtras**, *Blizzard*, l'Olivier



© Thierry Debonnaire

<https://www.fondationlaposte.org/projet/selection-du-prix-envoye-par-la-poste-2021>

### Les membres du jury

Olivier Poivre d'Arvor, Écrivain, Ambassadeur pour les pôles et les Enjeux maritimes, Président du jury  
Dima Abdallah, Écrivaine (lauréate du 6<sup>e</sup> Prix « Envoyé par La Poste »)  
Sophie Brocas, Écrivaine, Préfète, Directrice générale des outre-mer  
Dominique Blanchecotte, Présidente de Paris Sciences et Lettres Alumni  
Marie Llobères, Directrice du Festival La Moisson  
Christophe Ono-dit-Biot, Écrivain, Directeur adjoint de la rédaction du *Point*  
Alice Tachet, Factrice d'équipe à Saint André de l'Eure

### Les précédents lauréats

2015 : *La Maladroite*, Alexandre Seurat, Éditions du Rouergue

2016 : *Sauve qui peut (la révolution)*, Thierry Froger, Éditions Actes sud

2017 : *Ma reine*, Jean-Baptiste Andrea, Éditions l'Iconoclaste

2018 : *Ça raconte Sarah*, Pauline Delabroy-Allard, Éditions de Minuit

2019 : *Avant que j'oublie*, Anne Pauly, Éditions Verdier

2020 : *Mauvaises herbes*, Dima Abdallah, Sabine Wespieser éditeur

# Franz Kafka

## Journal, édition intégrale

Par Gaëlle Obiégly



Franz Kafka est né le 3 juillet 1883. Il est mort en 1924. Il a commencé à tenir un journal en 1910. Un an avant sa mort, il a cessé de le tenir. Dans son Journal, il entrevoit la mort quelquefois, une mort précoce. Soit pour se prédire un mariage improbable : « Si je devais atteindre mes quarante ans, j'épouserais probablement une vieille fille aux dents du haut saillantes, un peu dénudées par la lèvre supérieure. »

Soit pour se demander si sa vision sera bonne jusqu'à la fin de ses jours. Autrement dit, deviendra-t-il un vieillard aveugle et affaibli ? La vue est le sens le plus aiguisé chez Kafka, elle ne sera pas émoussée par le grand âge. Le Journal nous met dans ses yeux. Son regard est un scanner. Il perçoit tous les frissons, toutes les intentions des corps, il détaille particulièrement les visages. Le Journal présente une quantité de plans où les figures sont cadrées à mi-corps. Le cinéma appelle cela le plan poitrine. Ce sont les bustes, les épaules, les visages, les coiffures qui sont observées principalement par Kafka. Et les vêtements, corsages, cols, boutonnages. Pourquoi ces cadrages étroits ? Pourquoi ces gros plans qui ouvrent sur un dédale de particules ? Il en résulte une exigüité labyrinthique. Cette impression produite par la réalité, telle qu'il l'observe, relie ses notations aux fictions – les fragments, nouvelles, romans – de l'auteur de *La Métamorphose*. L'écriture a souvent ici quelque chose d'un corps à corps. Et la lecture de cette traduction appelle quelques efforts du même type.

Quand on lit une nouvelle traduction d'un livre qu'on a déjà lu, on peut être déconcerté. Comme lorsqu'on écoute une autre interprétation d'une œuvre musicale que l'on connaît très bien. On est déconcerté, déçu, perdu. Puis, ravi. La lecture se

complexifie. Ce n'est pas une relecture. Non, c'est une découverte. On redécouvre le texte.

Le Journal qu'on a lu et même relu il y a quelques années, il s'éloigne. En même temps, la lecture de cette nouvelle version fait revenir les lectures précédentes des textes et notations qui constituent ce livre. Il s'agit de ré-appréhender le livre ; cette multitude de textes qu'est le Journal de Kafka. On rencontre, du reste, des fragments qui se répètent, qui modulent un même thème. Celui de l'éducation, notamment. Dans le premier cahier apparaît une suite d'ébauches narratives qui s'enchaînent et se renouvellent à partir d'une phrase. « Quand j'y pense je dois dire que mon éducation m'a beaucoup nui dans plus d'une direction. » Les reprises étoffent la proposition de départ. Mais elles s'éloignent chaque fois de la version précédente, en l'augmentant ou en la simplifiant. Elles avancent vers la version définitive, le fragment littéraire obtenu.

Les fragments narratifs qui jalonnent le Journal prennent appui sur la vie. Les début de récit semblent des notations réalistes provenant de la vie même de l'auteur, de ce qu'il se passe autour de lui. Ces petits textes sont moins des textes inachevés que des démarrages. Ils sont pris dans l'existence et s'en démarquent subtilement. C'est comme être dans l'atelier d'un artiste où chaque chose peut devenir une œuvre. Le trivial, l'anecdotique, l'éphémère expose la naissance de l'œuvre. En fait, le Journal de Kafka est aussi une sorte de catalogue d'objets narratifs, d'histoires, d'ébauches, d'études. Par exemple, la description de taches de lumière sur le mur de sa chambre, on la retrouvera dans d'autres textes plus construits. Une fois que l'on a ôté ces narrations au Journal, il reste le journal proprement dit. C'est-à-dire une suite de notations sur l'existence.

Kafka observe et décrit le réel, ce qui lui fait face. Ce sont souvent des visages, des bustes. Le regard, l'observation constituent une portion importante du journal. Ce sont des notes qui restituent l'objet où se fixe son attention. Un pan de mur dont il relève les motifs lumineux. C'est le mur de sa chambre. Il y est dans l'obscurité, sur le canapé. Une lumière verte se répand jusqu'en bas des vitres. Il en repère les sources qu'il situe dans la cuisine et la rue. Les surfaces éclairées rendent ainsi présentes dans la chambre la famille et la société. Sinon, la description des vêtements, on l'a dit, est fréquente. On voit apparaître des cols, des corsages, des emmanchures. Un soir au café Savoy, Madame Klug est là. « En caftan, culotte noire, bas blancs, chemise blanche de laine fine sortant d'un gilet noir, attachée devant au niveau

du cou par un bouton de fil retors et retroussé ensuite en large col flottant échancré. » Puis il décrit les cheveux de cette femme « imitatrice des hommes » qui porte une calotte foncée et, pardessus, un grand chapeau mou, noir. On perçoit l'importance qu'il accorde à la gestuelle, à la physiologie. Exprimer le réel est une affaire ardue. D'autre part, une existence se reflète dans ses phrases, son existence. Le sentiment d'infériorité y est récurrent. En quelques phrases, il évoque un moment passé avec une femme. On sent sa gêne se dilater. Et l'envie d'en finir – comme l'homme du *Verdict*. Du reste, la pièce où il est avec cette femme a la particularité d'avoir une « vue sur le fleuve par la fenêtre ». C'est la seule chose que nous savons du lieu. On se souvient alors de la fin du *Verdict*. Georg, le personnage, se jetait à l'eau en se laissant tomber dans le vide. Ce jour-là, Kafka se remémore un rendez-vous de la veille et la conversation avec une femme qui n'a jamais montré de lassitude malgré cette compagnie déplorable qu'il lui semble offrir à autrui. Il détaille ainsi : *ma faillite totale, mon regard stupide, mon incompréhension de ce qu'elle dit*. Il avoue débi-ter « les remarques les plus niaises ».

Est-ce que cela tient à la traduction ? Cette nouvelle édition du Journal souligne la perméabilité des ébauches, des textes littéraires et des notations sur le vif. Ils se pénètrent tout en se démarquant. Car la ponctuation les distingue. Dans cette nouvelle traduction, la ponctuation originale est scrupuleusement respectée. Dominique Tassel insiste sur ce point. Il écrit dans sa préface qu'il s'agit d'une musique respiratoire à laquelle il lui fallait être aussi fidèle que possible. Cela rend la lecture parfois un peu tendue. Kafka n'aime pas la virgule. Il n'aime pas la succession de virgules car elle divise là où lui veut accumuler ; car elle sépare là où lui veut lier ; elle crée des pauses alors qu'il veut aller vite.

La particularité de ce journal d'écrivain tient, je dirais, à sa variété. La variété des sujets, des notes, des registres portés par une écriture aussi fragile

que victorieuse. La première ligne de ce qui s'appelle Journal de Kafka est une allusion brève à un film probablement. Elle n'est pas datée. C'est le cas de nombre de notations, amorces de récits, choses vues et entendues que l'on va suivre tout au long de ces pages. Le découpage du livre repose sur les cahiers. À l'intérieur des cahiers, les dates marquent les séquences du Journal. Il y a deux types de séquençement, par cahier et par date. Dans une même période, il arrive que Kafka écrive sur plusieurs cahiers à la fois, selon son inspiration ou parce qu'il choisit tout simplement celui qu'il a sous la main. Il est vis-à-vis du support matériel de son écriture d'une extrême liberté. D'où ce journal kaléidoscopique. Kafka y dialogue avec lui-même, c'est à cela que lui sert cette écriture intime et romanesque. Et pour nous autres, lire ce journal, c'est séjourner dans une âme. Traversée d'idées, de visions, de projets, de sentiments, d'énigmes qui génèrent nos impres- sions.

---

Franz Kafka  
*Journal. Édition intégrale, douze cahiers (1909-1923)*  
 Édition et trad. de l'allemand  
 par Dominique Tassel  
 Collection Folio essais, Gallimard, 800 pages.

Ouvrage publié avec le soutien de



# Karine Miermont

## Marabout de Roche

Par Corinne Amar



KARINE MIERMONT  
*Marabout de Roche*

C'est une écriture de la mémoire, pudique, instinctive, chaleureuse, de celles qui parlent de l'intime et de l'ami devenu, quand ce dernier est mort, et qu'on le fait revivre intensément par les images, les bribes de conversations, le souvenir de sa présence. Dès les premières lignes, le ton et le décor sont bien là. « Dans la cour de la Fabrique deux bancs se font face. C'est un endroit

où l'on se parle les uns ou les autres, habitants de la Fabrique, cet ancien bâtiment de travail en briques rouges devenu bâtiment d'habitation, découpé en neuf logements vers 1979. Quand nous y arrivons en 1996, ça fait douze ans que ses habitants y habitent ; en 2015, dix-neuf ans que nous y habitons. » Et 2015 n'est pas une date anodine : c'est l'année de la mort de Denis Roche dont l'auteure fut la voisine, près de vingt ans, à La Fabrique. Denis Roche (1937-2015), connu, et qu'elle connaissait relativement peu sinon par leur proximité géographique et une curiosité, la sienne, à elle, puis, la sienne, à lui, aussi ; éditeur qui créa et dirigea pendant trente ans la collection Fiction & Cie aux éditions du Seuil, photographe, écrivain, poète, traducteur, auteur d'une œuvre où l'écriture et la photographie ne cessaient de se croiser, diariste volontiers, qui se représentait très souvent en train de se photographier.

Dans un hommage rendu à Denis Roche quelques jours après sa mort dans un article pour *Art press*, (09/09/2015), son ami Jacques Henric évoquait ce lieu d'habitation, La Fabrique, et sa naissance.

*1980. Aventure de la Fabrique. Une ancienne marbrerie dans le 12e arrondissement de Paris, où nous nous installons, Catherine Millet et moi, avec un groupe d'amis, dont Paule Thévenin, Claire Paulhan, Bernard et Martine Dufour. Denis Roche et Françoise Peyrot sont, avec Catherine et moi, les premiers à occuper les lieux.*

Quand Karine Miermont arrive en famille dans ce lieu habité, dans cette copropriété où tout est partagé entre voisins, depuis les questions d'entretien jusqu'à la santé des arbres de la cour, ce ne sont pas des étrangers qui l'accueillent. Chacun, son escalier, sa verrière, *même dehors est un tableau ou une page*, comme dessiné. Avec cette famille agrandie, dans cet îlot où la nature a aussi sa place, elle fait davantage attention aux oiseaux, découvre d'autres arbres, sympathise avec les uns et les autres. Ses voisins sont des chercheurs. « (...) Trois fois il nous arriva de nous asseoir côte à côte et seuls sur l'un de ces bancs avec Denis, deux fois pour parler d'écriture, une fois pour parler de maladie. » Une tumeur lui a été détectée, c'est grave, Denis Roche le sait. Il continue de sourire, parfois même, il en parle. Elle lui confie son goût de la lecture, son besoin d'écriture. À ses côtés – même de loin, là et pas là, proche et distant, passé, présent – elle repense l'écriture au sens de création artistique, de recherche, au sens de *courage*, elle se plonge dans son œuvre à lui, note des phrases, les met bout à bout – sorte de *Marabout-bout-de-ficelle*... Elle veut son avis, elle voudrait des conseils, sensible à la beauté elle aussi, elle écrit : pourrait-il lire ce qu'elle écrit, lui qui espère « qu'elle ne lit pas que de la littérature » ?

Dans un entretien en ligne réalisé par Pascale Mignon et Marina Stéphanoff, pour *Cairn.info* (2006), intitulé *Denis Roche, les temps du photographe*, Denis Roche avait souhaité inscrire en exergue cette phrase de Nietzsche, « La beauté est une flèche lente », et évoquait l'un de ses livres qui avait pour titre *Le boîtier de mélancolie*, ce recueil d'écrits à partir de photographies faites par d'autres photographes. Il y parlait de la notion du temps en photographie et de *ce je ne sais quoi*, cette façon, avec la photo, d'arrêter quelque chose de manière très abrupte, ces rencontres avec des anonymes, des photographes secondaires, mais qui avaient fait une photo extraordinaire sur laquelle il avait quelque chose à dire. C'était cela, selon lui, le tri essentiel : avoir quelque chose à dire. Dans *Conversations avec le temps* (Castor astral, 1985), il parlait encore de la photographie, comme de cette rencontre d'un temps qui passe sans s'arrêter et d'un temps qui ne passe pas, qui ne ressemble à rien parce qu'il ne nous appartient ni de le matérialiser, ni de le commenter. Des photographies qu'il prenait, il ajoutait qu'il s'agissait d'états, de formes qu'il rencontrait quand il circulait, quand il était dans la rue ou en voyage et qu'alors, il saisissait ce qui était devant lui, sans recherche de mise en scène. Parfois, l'auteure le rencontre dans la cour, parfois, elle le voit de sa fenêtre, debout devant la sienne, elle lit ses livres, elle cite – nous voilà dans son œuvre, pêle-mêle, lorsqu'elle introduit vingt et un extraits de textes de Denis Roche, en un montage de citations, un

choix parfaitement subjectif – *je relis le tout, en me fichant de savoir qui a écrit quoi. J'accepte l'apparent coq-à-l'âne, le côté décousu* – non chronologique, sans source, sorte d'autoportrait en filigrane du portrait sous « une forme adaptée à la situation. » Puis, aidée de ses souvenirs, elle procède par mots ou bouts de mots s'associant les uns aux autres, se succédant par rapprochements, glissements, heureux tissages...

« Décidément, les phrases viennent d'elles-mêmes, vous vous réveillez, une phrase, vous marchez vers le métro, une phrase, vous regardez le paysage défiler depuis un train ou une voiture, une phrase. Et de la phrase notée vous tirez le fil. Métaphore du fil, de la trame du texte, image du fil qui hante les textes et certains écrivains. » Réflexions sur soi, sur son devenir d'écrivaine, images resurgies de fragments de conversations, de ses rêves de tissages, signes de la vie la plus quotidienne dans ce qu'elle a de plus extraordinaire, dans ce lieu d'échanges si singulier, en plein Paris et pourtant, à l'écart, au calme, et dont le lecteur éprouve toute la magie.

Pour l'auteure, c'est un troisième texte, publié aux éditions de L'Atelier contemporain, après *L'année du chat*, un premier roman en partie autobiographique, paru au Seuil en 2014 – un journal de deuil en quatre saisons, dans lequel une jeune femme racontait la maladie de Nina, son animal domestique. *Grace, l'intrépide* (Gallimard, 2019), venait ensuite, en un roman comme un reportage, une enquête, minutieuse, empathique, le roman de Grace, une prostituée nigériane, dans les allées sombres et passantes du bois de Vincennes...

Alors interviewée à propos du lien, de la continuité entre ces trois textes, elle évoquait l'écriture, bien sûr, le fait de sortir de soi et de passer par les mots pour raconter, élaborer un récit ; elle disait aussi la quête d'absence de pathos, la recherche d'une écriture qui se tiendrait à une certaine distance de ce qui se produit, et des mots pour le dire – en tous cas, pour essayer. Il y avait son travail aussi, l'audiovisuel, qu'elle avait voulu quitter pour s'occuper de sujets plus essentiels quoique moins lucratifs ; la lecture, l'écriture, la famille, une forêt dans les Vosges, la nature... Ainsi, avec *Marabout de Roche*, regardant de près, c'est la juxtaposition de deux portraits-autoportraits qui nous apparaît ; celui de Denis Roche, photographe, éditeur, écrivain et voisin, et celui de Karine Miermont, lectrice et écrivaine.

---

Karine Miermont  
*Marabout de Roche*  
Éditions L'Atelier contemporain, 2021  
176 pages.

## Dernières parutions

Par Élisabeth Miso, Corinne Amar, Gaëlle Obiégly et Mikaël Gómez Guthart

### Romans



**Christophe Boltanski, *Les Vies de Jacob*.** Après *La Cache* (2015) et *Le Guetteur* (2018), deux récits familiaux, Christophe Boltanski s'est laissé happer par l'histoire d'un anonyme, unique sujet d'un album de photos déniché aux Puces, confié par une productrice de cinéma. Sa mission initiale était d'en tirer matière à un synopsis de fiction ou de documentaire. Les 369 photomaton du même homme, multipliant les travestissements et les expressions, ont commencé à l'obséder. Quel secret renfermaient ce sourire figé ou ces regards mélancoliques ? « Comment ne pas percevoir la faille du personnage ?

On sentait un trouble derrière sa joie forcée. Sa prolixité en tout trahissait un manque. Sa manie de collectionner son nom et son visage suscitait un étrange sentiment d'absence. » Le romancier a minutieusement examiné l'album, traquant le moindre détail susceptible de l'éclairer sur l'identité de cet inconnu. Sur la base de maigres éléments : des photos datant de 1973-1974, quelques annotations en hébreu, vingt-quatre lieux de résidence entre 1970 et 1974 et une étiquette mentionnant l'ambassade d'Israël ; il s'est lancé sur ses traces. « Au début, il ne s'agissait que d'un jeu de piste, de partir à la poursuite d'un inconnu, de reconstituer sa vie et, à défaut, de l'inventer. Pris dans son sens littéral, un album, c'est une page blanche. On peut y mettre ce qu'on veut. » Au fil d'une enquête qui l'a conduit en France, en Tunisie, en Suisse, en Italie et en Israël, il est parvenu à redonner forme à la trajectoire d'un certain Jacob B'chiri, révélant les ambitions contrariées et les cheminements complexes d'un être meurtri par l'exil et par une trahison familiale. Toujours inspiré par ce que l'écriture peut arracher à l'oubli et à l'effacement, Christophe Boltanski brosse ici le passionnant portrait d'« Un anonyme aux noms multiples, à la vie immense et minuscule. Un héros ordinaire, d'une singularité absolue, qui a connu un sort partagé par des millions d'autres. » Éd. Stock, 240 p., 19,50 €. Élisabeth Miso



**Serge Airoldi. *Si maintenant j'oublie mon île, Vies et mort de Mike Brant*.**

On le sait, on l'a appris, peut-être même parfois mécaniquement psalmodié sans en prendre la véritable mesure, à la façon d'un catéchisme sans Dieu. Mais ce n'est la plupart du temps que pure théorie : un écrivain est avant tout une voix. Un timbre, une scansion secrète. Celle de Serge Airoldi chante une mélodie rare, délicate, quasiment d'ordre mystique et d'une extrême précision. Chaque mot, chaque phrase, ont été de toute évidence soupesés, mesurés, comme une longue

méditation. Son sujet, le suicide du chanteur Mike Brant survenu au printemps 1975 à qui il s'adresse directement, comme une étrange prière est à bien y regarder la porte d'entrée – une brèche creusée par le silence, celui de Mike Brant, dont on apprend le mutisme jusqu'à l'âge de cinq ans – pour explorer les abîmes de sa biographie tragique et celle de ses parents, tous deux rescapés de l'horreur nazie. Ce roman, par-delà son élégance et sa pudeur strictement formelles, est une prodigieuse réflexion sur l'écriture, le rapport au sacré (pour lui qui « fréquente un autre livre que le Talmud et la Torah »), mais aussi sur la place de la parole et de son inévitable versant, le silence, loin des lieux communs cent fois, mille fois rebattus et des formules prêtes à l'emploi. En plus d'un exceptionnel musicien, Serge Airoldi est un très grand écrivain. Et son livre, un chef-d'œuvre. Éd. de l'Antilope, 160 p., 17 €. Mikael Gómez Guthart

## Récits biographiques et autobiographiques



Memorial Drive  
Natasha Trethewey



Éditions de l'Olivier

### Natasha Trethewey, *Memorial Drive*.

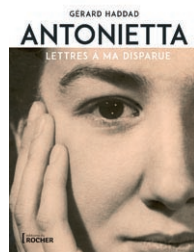
Traduction de l'anglais (États-Unis) Céline Leroy. Trente ans après la mort de sa mère, Gwendolyn Ann Turnbough, assassinée le 5 juin 1985 par son ex-mari, Natasha Trethewey est revenue à Atlanta, la ville où son existence a basculé à l'âge de dix-neuf ans. « Quand j'ai quitté Atlanta en me faisant le serment de ne jamais y revenir, j'ai emporté ce que j'avais cultivé durant toutes ces années : l'évitement muet de mon passé, le silence et l'amnésie choisie, enfouis comme une racine au plus profond de moi. » Il lui fallait se confronter à son douloureux passé, laisser resurgir tout ce qu'elle avait volontairement tenu à distance, « comprendre la trajectoire tragique qu'a suivie la vie de (sa) mère et la façon dont (sa) propre vie a été façonnée par cet héritage. » Elle a vu le jour en 1966, dans le Mississippi, d'un père blanc et d'une mère noire, à une époque où les mariages interracialisés étaient interdits dans vingt et un États, où le Ku Klux Klan menaçait toujours et où la lutte pour les droits civiques s'amplifiait. Malgré les intimidations raciales quotidiennes, elle se savait protégée par le rempart d'affection que formaient autour d'elle ses parents, sa grand-mère maternelle, sa grand-tante Sugar, son grand-oncle Son et sa femme Lizzie. Après le divorce de ses parents, elle a déménagé à Atlanta avec sa mère. L'année 1973 a sonné la fin de son enfance heureuse. Joel, un vétéran du Vietnam qu'elle a baptisé d'emblée « Big Joe », a fait son apparition. Son journal se remplissait de sa détestation pour ce beau-père manipulateur et cruel, de son désarroi quand elle a appris qu'il battait sa mère, de son impuissance d'enfant. En 2005, elle a reçu des mains d'un procureur adjoint le dossier de l'affaire et découvert les dernières conversations téléphoniques effrayantes entre « Big Joe » et son ex-femme. Sept années éprouvantes ont été nécessaires à Natasha Trethewey pour composer ce splendide et bouleversant récit intime, nourri de violence domestique et raciale. L'écrivaine et poétesse américaine, lauréate du prix Pulitzer en 2006, a enfin mis des mots sur son « chagrin insupportable » et pu déclarer à sa mère tout l'amour qu'elle lui porte. « C'est long, trois décennies, pour apprendre à reconnaître les contours de la perte, pour arriver à créer une intimité avec son propre chagrin. On s'y habitue. La plupart du temps, il reste distant, toujours à l'horizon, voguant vers moi avec sa pesante cargaison. » Éd. de l'Olivier, 224 p., 21,50 €. [Élisabeth Miso](#)

**Kaoutar Harchi, *Comme nous existons*.** « Il fallait écrire, rendre compte de tout ce qui avait été vécu, dit, entendu, éprouvé car ce n'est que pour cela que tout était arrivé : pour que j'en fasse état, un jour. Et que jamais rien de nous, comme nous existons, ne disparaisse. » Dans ce très beau récit autobiographique, Kaoutar Harchi revisite ses souvenirs d'enfant, d'ado-



lescente et d'étudiante à la lumière de la chercheuse en sociologie qu'elle est devenue. Tout à la fois objet littéraire et subtile étude sociale, l'ouvrage insère son parcours intime dans une histoire plus large de l'immigration postcoloniale, du racisme, des rapports dominants-dominés. L'écrivaine y fait entendre son profond attachement aux siens et son expérience commune à bien d'autres de la violence sociale. Née en 1987, elle a grandi dans le quartier de l'Elsau à Strasbourg, dans une famille d'immigrés marocains. Petite-fille, elle était fascinée par le film du mariage de ses parents à Casablanca, par cet ailleurs synonyme de joie et de nostalgie pour ses parents. En France, l'existence de Hania et de Mohamed, invisibles agents de ménage, est une lutte constante. Tous leurs espoirs et leurs efforts se concentrent sur l'avenir de leur fille, sur la place qu'elle aura dans ce monde. Par peur des mauvaises influences, sa mère se démène pour qu'elle intègre un collège privé catholique. Kaoutar Harchi va alors être confrontée au racisme, aux humiliations, à la honte, sans encore en comprendre tous les ressorts. À dix-sept ans, elle découvre *La Double Absence*. *Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré* du sociologue algérien, Abdelmalek Sayad, lecture fondatrice à l'origine de sa formation en sciences sociales. Ce livre « (...) donna sens, un sens inespéré, longtemps introuvable, à ce sentiment ambivalent de vivre et de ne pas vivre. Ce livre a projeté ses lumières sur mes hantises, mes doutes, mes soupçons. Il fut, entre mes mains, telle une cartographie de notre vie. La carte grâce à laquelle je pus partir à notre recherche. » Éd. Actes Sud, 144 p., 17 €. [Élisabeth Miso](#)

### Gérard Haddad, *Antonieta, Lettres à ma disparue*.



Il écrit à celle qu'il aime, qui a partagé cinquante ans de sa vie, qui vient de mourir d'une maladie longue, douloureuse, dégénérative. Comment continuer de vivre, comment la faire revivre, comment raconter au plus près du souvenir ? « – Va-t'en ! Va-t'en ! Et ne mets plus les pieds ici ! C'est fini ! Je ne veux plus te revoir ! » lui crie-t-elle à la figure, alors qu'il venait de la quitter après une visite chez le médecin, pour aller acheter des médicaments à la pharmacie. Désormais, le mal progressera inexorablement, et il vient d'en faire apparaître les tout premiers symptômes. Bientôt, il saura mettre un nom sur cette maladie d'Alzheimer. « Je m'absente progressivement à moi-même », finit-elle par dire, lucide sur ce qui lui arrive. « C'est l'histoire de ta maladie, ou plutôt en cet être nouveau que tu es devenue, si impressionnant dans sa dignité, sa gentillesse sans faille, sans mots, puisque le langage t'a progressivement abandonnée. » Est violent, ce décalage entre la malade, attentive à ce qui lui arrive, et le mari, pressé par d'autres tâches, agacé, et dans un absolu et attendu déni. Lui, le médecin, psychiatre, psychanalyste lacanien réputé, essayiste, talmudiste, dont, dévouée, fervente, elle tapait les textes, telle une dactylographe émérite. Elle sait, il nie, avoue ses impatiences, ses moments d'éloignement, jusqu'à ce que lui apparaisse la vérité, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il aura même à assumer de la voir faire sous elle et être capable de nettoyer son corps avec le même indéfectible amour. De l'espoir vain de guérison en crises terribles, petit à petit, une même volonté de lutter contre le mal reprend le dessus. Pages très belles où l'auteur se remémore les premières années de leur rencontre et de leur immédiate vie commune : elle, magnifique Italienne joyeuse, lui sépharade de Tunisie, à des années-lumière de sa foi et de sa vertu... Éd. du Rocher, 216 p., 16,90 €. [Corinne Amar](#)

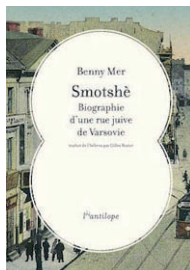
**Luc Chomar, *Le Fils du professeur*.** « En classe, je n'étais plus le choucou de personne. Je n'avais pas encore eu le temps de me faire un copain dans cette classe où je ne connaissais personne, et pour tout le monde j'étais déjà le fils du professeur.



C'était tout ce qu'ils savaient de moi, et ça leur suffisait. » Quand on est enfant, on peut raconter ce qu'on veut sur sa famille à ses copains, s'inventer des parents aux métiers prestigieux, sauf quand on a un père professeur d'histoire dans son nouveau collège. Journal d'une enfance vue à la hauteur des yeux d'un jeune narrateur dans les années 60, né, comme son auteur, en Algérie française à Tizi-Ouzou, puis arrivé en famille en France à l'âge où on apprend à lire et à compter. Du rapport à la langue aux

relations amicales, sociales, et à ses manques, jusqu'aux émois propres à l'adolescence, surgissent une sensibilité au quotidien et au détail, à la solitude, née de la différence. Références culturelles, sociologiques, d'une époque avec ses rentrées des classes, ses parties de football, ses jeux de cowboys et d'indiens, ses séries télé, *Les envahisseurs*, *Au nom de la loi*... La voix de l'enfant nous fait assister à la transformation de ce moi en adulte. Il y a l'importance de l'école, les noms et les particularités des professeurs, ce monde peuplé à lui tout seul, cet univers dans lequel parfois il aimerait pouvoir nager, anonyme, mais pour un fils de professeur, c'est impossible. Sa mère est belle et ressemble à une héroïne de la Nouvelle Vague, il se rêve des vies mais ne peut les partager comme si elles étaient sa réalité ; l'Algérie traverse son imaginaire, ce pays qu'il a si peu connu mais dont il a des fantasmes, tel celui de la guerre, que les hommes de la famille évoquent. C'est un récit initiatique ou comment trouver sa juste place dans la cour de récréation, au milieu de questionnements existentiels, et à cet âge où commence l'inquiétude et la fascination pour l'autre sexe... Mélancolie du souvenir et sa légèreté, sa profondeur. Éd. La Manufacture de livres, 272 p., 19,90 €. Corinne Amar

**Benny Mer, Smotshè, *Biographie d'une rue juive de Varsovie*.** Traduit de l'hébreu par Gilles Rozier. Voilà un projet merveilleusement atypique : la quête de Benny Mer d'une artère engloutie de la Pologne juive de l'entre-deux guerres. La rue Smotshè, jadis peuplée par une galaxie trop souvent réduite à l'appellation « yiddishland ». Or, celle-ci recouvrait des réalités socio-culturelles très disparates. On y trouvait toutes sortes de petites gens, des juifs pieux, mais également des révolutionnaires et des poètes dont son auteur reconstitue la généalogie grâce à un travail de recherche relevant quasiment de l'archéologie, tant ses traces sont profondément enfouies sous terre. À travers cette enquête se dessinent petit à petit les contours



du rapport intime de son auteur avec le yiddish : « la rue Smotshè est pour la topographie ce que le yiddish est pour les langues ». *La biographie est une chose et les qualités, ou les défauts, d'un homme que l'on voit apparaître à travers celle-ci en est une autre* pour paraphraser Marcel Cohen. Lorsqu'on se penche sur celle de Benny Mer, nous apprenons qu'il a co-dirigé au mitan des années deux-mille une revue en hébreu consacrée à la culture yiddish et qu'il a traduit, toujours vers l'hébreu, les poètes

de langue yiddish, Malka Locker et l'immense Avrom Sutzkever (dont l'œuvre poétique complète a récemment fait l'objet d'une publication aux Éditions de l'Éclat). On écrira désormais : Benny Mer (pseudonyme de Benjamin Majersdorf), né à Tel-Aviv en 1971, cartographe passionné d'un nulle part vertigineux. Éd. de l'Antilope, 384 p., 23,50 €. Mikaël Gómez Guthart. À paraître le 1er octobre 2021.

## Revue

**Revue Épistolaire n°47 : *Le geste épistolaire. Représentations croisées dans les pratiques quotidiennes, les arts et la littérature*.** A.I.R.E Association Interdisciplinaire de Recherche sur l'Épistolaire. Ce numéro, résolument pluridisciplinaire, propose un regard croisé sur les représentations du geste épistolaire saisi dans une histoire longue. Il s'intéresse aux pratiques individuelles et quotidiennes, qu'elles soient profanes ou sacrées, autant qu'aux représentations esthétiques de ce geste épistolaire dans la littérature et les arts : de la peinture du XVIIe siècle au cinéma contemporain ; de la littérature des Lumières à l'extrême contemporain. Cette saisie est propre à faire apparaître des constantes dans l'imaginaire épistolaire. Le dossier, accompagné d'un cahier iconographique couleur d'une vingtaine de pages, est complété par les rubriques habituelles. « Représentations contemporaines » et « Perspectives ». Philippe de Vita, « Le virtuel à l'œuvre : la lettre dans une séquence du *Fleuve* de Jean Renoir » ; Jérôme Dutel, « Si nous n'étions que de lettres ? *Lettres de femmes* (2013) d'Augusto Zanollo » ; Lynda-Nawel Tebbani, « Le geste épistolaire dans la poésie-chantée de la musique classique algérienne » ; Claire Olivier, « Enveloppe-moi. L'épistolaire selon Annette Messager et Jean-Phillippe Toussaint ; Eugénie Péron-Douté, « L'Épistolaire dans l'œuvre de Chloé Delaume » (...) À paraître le 1er octobre 2021. Présentation de l'éditeur

# Agenda

## Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

### Festivals



#### Correspondances Manosque-La Poste • 23<sup>e</sup> édition Du 22 au 26 septembre - Manosque

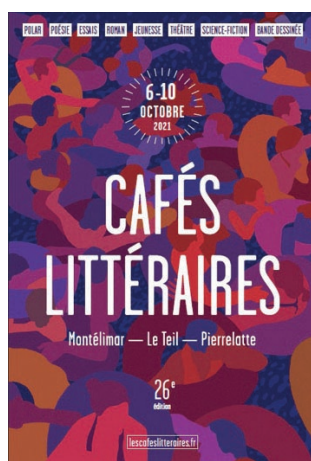
Fondé sur la rencontre et l'échange, le festival se déploie dans trois directions principales :

- Donner la parole aux auteurs à travers des exercices inédits : lectures, lectures croisées, performances, mais aussi rencontres sur les places de la ville.
- Mettre la littérature en correspondance avec d'autres formes artistiques en faisant aussi appel à des comédiens, des musiciens, des plasticiens pour des créations originales...
- Concevoir un vaste parcours d'écriture à travers une centaine « d'écritoirs » pour investir la place publique, redécouvrir le plaisir de l'échange et envoyer des milliers de lettres.

Tout au long de l'année, Les Correspondances poursuivent leur engagement en faveur de la présentation et de la transmission de la littérature en tissant des partenariats avec les acteurs culturels du territoire. De ces collaborations naissent de nombreux projets qui se structurent notamment autour de l'animation d'un comité de lecture et d'une résidence d'écrivain. »

<http://correspondances-manosque.org/>

#### Les Cafés Littéraires de Montélimar - Le Teil - Pierrelatte • 26<sup>e</sup> édition Du 6 au 10 octobre 2021



Depuis plus de 20 ans, l'association s'engage à rendre le livre accessible à tous en proposant au public de rencontrer des auteur·e·s dans les cafés et restaurants, des lieux de lecture inhabituels et conviviaux du territoire. C'est un festival gratuit, ouvert à tou·te·s, dont la programmation, réalisée par des lecteurs et lectrices bénévoles passionné·e·s, invite de nombreux auteur·e·s de tous les domaines, offre des rencontres publiques, des rencontres scolaires et une journée pro.

La Fondation la Poste soutient notamment une création de lecture dessinée et musicale autour du livre : *Les lettres de l'ourse* (Autrement jeunesse).

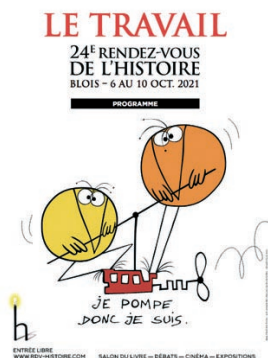
« Cher Oiseau, Aujourd'hui, j'ai pris une grande décision : je viens te retrouver à l'autre bout du monde. Je t'écrirai tous les jours pour être près de toi. Le vent t'apportera mes lettres. Mon Oiseau, me voilà ! Ton Ourse ».

Marie Caudry, illustration  
Gauthier David, texte et lecture  
Mocke, création musicale - guitare

Au Théâtre de Montélimar le dimanche 10 octobre 2021 - 15h30 pour tout public

<http://lescafeslitteraires.fr/le-festival/>





## Rendez-vous de l'histoire de Blois • 24<sup>e</sup> édition Centre Européen de Promotion de l'Histoire (C.E.P.H.) Du 6 au 10 octobre 2021

#RVH2021 : Le travail

Projet proposé à la Fondation en 2020 qui devrait être repris en 2021 :

« Marie-Antoinette Matériau » avec Jeanne Balibar et Antoine de Baecque, Historien spécialiste du cinéma, professeur à l'ENS Paris.

Lecture de correspondances autour de la figure de Marie-Antoinette, par Jeanne BALIBAR, actrice, réalisatrice et chanteuse, commentées par Antoine DE BAECQUE, professeur à l'École normale supérieure.

Marie-Antoinette, dès son arrivée en France à 14 ans en 1770, suscite un flot ininterrompu de correspondances, souvent les plus contradictoires. S'esquisse ici l'avènement de la célébrité et s'affirme le lien désormais indissoluble entre espace privé, univers public et visions politiques, éléments essentiels d'une nouvelle modernité. Une rencontre explosive à laquelle la comédienne Jeanne Balibar et l'historien Antoine de Baecque mêlent leurs voix.

<http://rdv-histoire.com/actualites-et-web-tv/rvh2021-le-travail>

Découverte de l'exposition par le public individuel

Visites guidées ouvertes au public scolaire

Développement d'une programmation culturelle autour de l'exposition (conférences, projections...)

## Concours

### Les Petits Champions de la lecture • Lancement de la 10<sup>e</sup> édition le 29 septembre 2021 à la Maison de la Poésie



Ce jeu de lecture à voix haute, créé en 2012 à l'initiative du SNE et entièrement gratuit pour les classes participantes, a pour objectif de donner aux 8/11 ans le goût de la lecture. Actif dans l'ensemble des départements de France, y compris ceux d'outre-mer, il cible tous les élèves, y compris les plus éloignés de la culture (zones d'éducation prioritaires et zones rurales).

Il vise également à promouvoir la littérature jeunesse contemporaine.

- En 2020/2021 : 60 000 participants (21% des classes inscrites sont en ZEP). Le nombre de classes a plus que doublé depuis 2016/2017, passant de 1 000 à 2 148.

- En 2021/2022 : lancement de la 10<sup>e</sup> édition : **le 29 septembre à 9h30, à la Maison de la Poésie, à Paris**. L'association Les Petits champions de la lecture a pour objectif d'intensifier le développement de son concours de lecture à voix haute. Elle déploiera le jeu à une plus large échelle :

1. en ouvrant le jeu aux classes de CM1, en plus des CM2
2. en renforçant son accompagnement des enseignants participants : production de formations et ressources pédagogiques à leur attention
3. en renforçant l'implication des bibliothécaires dans le dispositif.
4. en rendant la finale nationale accessible au grand public : depuis 2021, captation vidéo de la finale à la Comédie-Française.

<https://www.lespetitschampionsdelalecture.fr/>

## Texte et musique

### Festival Jacques Brel, Théâtre Edwige Feuillère • 21<sup>e</sup> édition Du 24 septembre au 15 octobre 2021, Vesoul

Le Théâtre Edwige Feuillère organise la 21<sup>e</sup> édition du Festival Jacques Brel de la Chanson Française Francophone qui se déroulera du 24 septembre au 15 octobre 2021.

Ancré au niveau national, il donne de la visibilité à la jeune scène de la chanson française et propose de nombreux temps de rencontres et de proximité entre les habitants et les artistes.

Le festival est rythmé par :

- des concerts gratuits lors des Villages en Chanter. (6 concerts donnés pendant un Week-end, dans des villages haut-saônois)

- le concours, dimanche 3 octobre, présidé par Alexis HK : le jury formé de professionnels et le public vont découvrir 5 nouveaux talents de la chanson française et nommer le 1er prix de la Ville de Vesoul, le 2e prix de la Fondation la Poste, le Prix du magazine Franco-Fans et le prix du Public. La veille, les 5 lauréats se produiront dans des lieux atypiques de la ville à la rencontre de la population (un concert sera donné au bureau de Poste de Vesoul)
- une programmation éclectique d'artistes de la chanson française.
- fin des ateliers et concert avec les jeunes d'un quartier « politique de la ville » et le lauréat « premier prix » 2019, Lombre.
- fin des ateliers et concert avec les jeunes musiciens en musiques actuelles de l'Ecole municipale de musique dirigés par Jack Simard 2ème prix du concours 2019
- des ateliers d'écriture dans un centre de rééducation fonctionnelle avec la lauréate « prix du public » 2019, Clotilde Moulin (report de la Saison dernière)

Dans le cadre de sa mission d'actions culturelles, le Théâtre Edwige Feuillère propose chaque saison des ateliers vers les publics éloignés. En lien avec le Festival Jacques Brel, des artistes interviennent au sein de plusieurs structures : au quartier Montmarin de Vesoul, à l'Ecole départementale de musique et à l'EHPAD de Saulx.

<https://www.theatre-edwige-feuillere.fr/festival-jacques-brel/concours-jeunes-talents-2021.html>



### **Centre des Écritures de la Chanson Voix du Sud-Fondation La Poste Le 28 septembre 2021 : remise du prix à IGIT Studion Raspail, Paris.**

Le Centre des écritures développe en milieu rural des dispositifs de formation et d'accompagnement au service des projets professionnels avec pour socle les Rencontres d'Astafort, qui permettent l'émergence collective de projets artistiques.

A côté de sa mission première de formation professionnelle, le Centre des Ecritures organise le prix du Centre des écritures de la chanson Voix du Sud-Fondation La Poste.

#### **Remise du Prix Voix du Sud Fondation La Poste au Studio Raspail à Igit le 28 septembre.**

<https://www.fondationlaposte.org/projet/web-serie-les-beaux-jeudis-dastafort>

[http://www.voixdusud.com/page\\_videos](http://www.voixdusud.com/page_videos)

## Expositions

### **Exposition Renaud « Putain d'expo » Jusqu'au 7 novembre 2021 Cité de la Musique Philharmonie de Paris**

À l'occasion de l'exposition Renaud, la Philharmonie propose d'éveiller les publics à l'univers du chanteur en explorant son œuvre au prisme de ses nombreux engagements sociaux, environnementaux et politiques. Au-delà de l'autobiographie, il s'agit de restituer la création pluridisciplinaire d'un artiste intergénérationnel.

Le parcours s'adresse à toutes les générations et présente de nombreuses archives inédites, notamment autour de l'écriture et du langage : des manuscrits de chansons, des lettres, des textes ou encore des extraits vidéo sur l'invention du langage de Renaud.

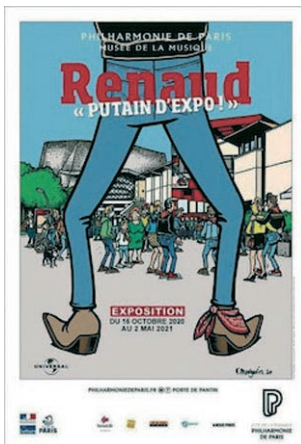
#### **Les commissaires :**

David Séchan

Directeur de la société d'édition musicale Encore Merci et vice-président de la Sacem, David Séchan est le frère jumeau de Renaud. Initié à la photographie par son père dès l'adolescence, il immortalise l'artiste avant même qu'il ne devienne célèbre ! Son œil photographique, conjugué à la complicité qui le lie à son frère, lui a permis de saisir les moments les plus forts de la vie du chanteur.

Johanna Copans

Agrégée de lettres modernes et normalienne, et fêrue de Renaud depuis son enfance. Cette passion l'a convaincue de consacrer sa thèse au chanteur : Le Paysage des chansons de Renaud : une dynamique identitaire (L'Harmattan, 2014).



Le scénographe :

Gérard Lo Monaco

Gérard Lo Monaco a créé les décors de scène des mythiques concerts de Renaud au Zénith, de nombreuses pochettes de disques et d'autres produits dérivés du chanteur. Il conçoit pour l'exposition une scénographie poétique et immersive tout en couleurs et en volumes.

Une application mobile « Renaud - L'Antisèche ! » propose aux visiteurs de s'amuser avec les paroles des chansons de Renaud.

Elle contient :

- 10 mini-jeux (cours d'anglais, d'argot, ou blèmes de maths),
- un test de personnalité « Quel personnage de Renaud es-tu ? »,
- des chansons et 4 playlists pour (re)découvrir son répertoire,
- de nombreuses photos de David Séchan.

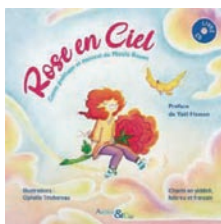
Elle est téléchargeable gratuitement sur App Store et Google Play, et sera disponible pendant 1 an.

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/activite/exposition/22596-renaud-putain-dexpo>

## Publications soutenues par La Fondation La Poste

Septembre / octobre 2021

### **Rose en ciel, un conte poétique et musical de Mirèlè Rozen Livre CD, Éditions Anima & Cie, septembre 2021**



La préface est de Yaël Hassan, auteure jeunesse française reconnue avec, à son actif, une cinquantaine de livres pour la jeunesse publiée et plus d'un million d'ouvrages vendus, nommée Chevalier de la Légion d'Honneur des Arts et Lettres, ayant vu et particulièrement apprécié le spectacle « Rose en ciel ».

Trouvant dans une malle de vieux documents de famille : lettres, diplômes, documents administratifs, photographies, une jeune femme comprend que son arrière-grand-père, qu'elle n'a pas connu, était juif.

Les lettres qu'elle découvre font surgir peu à peu sous ses yeux événements et personnages du passé, reconstituant ainsi l'histoire ensevelie de sa famille, tandis qu'un dialogue atemporel s'engage avec son arrière-grand-père.

C'est l'occasion d'un échange, empreint d'humour et de poésie, entre cet homme, né dans la seconde moitié du XIXe siècle, à l'esprit malicieux et cette jeune femme d'aujourd'hui, qui conte l'histoire d'une famille judéo-alsacienne et nous interroge sur les ressorts de l'identité.

Adapté du spectacle musical éponyme, ce livre-CD de 60 pages en quadrichromie, s'adresse aux enfants dès 8 ans comme aux adultes de tout âge, ce qui explique le choix des très belles illustrations d'Ophélie Trichereau, à la fois espiègles et délicates.

La narration mêle subtilement les arts : écriture, jeu d'acteurs, dessin, musique, mais aussi les langues chantées : français et yiddish (reconnu langue de France par le Ministère de la Culture). Le texte lui-même s'articule entre monologue, dialogues et lecture de correspondances. Tandis que sur la bande-son s'entrelacent les générations représentées par 3 voix, un homme âgé à la voix particulièrement grave, une femme et une enfant de 12 ans qui intervient à 4 reprises sur le CD.

Il s'agit d'une œuvre originale qui allie archives et fiction. En effet, les extraits des échanges épistolaires correspondent à de véritables lettres retrouvées par l'auteure, de même que les éléments factuels qui jalonnent ce livre proviennent d'anecdotes familiales véridiques ou d'archives collectées par l'auteure à l'occasion de ses recherches. Fiction car la construction du récit est celle d'une fable onirique et musicale, à même de nous faire partager la palette des émotions des personnages mais surtout l'universalité de cette histoire. <http://anima-cie.fr/>

### **Franz Kafka, Journal. Édition intégrale, douze cahiers (1909-1923). Édition et trad. de l'allemand par Dominique Tassel. Folio / Gallimard, septembre 2021.**



Les éditions Gallimard proposent de découvrir les journaux de Kafka dans une version non expurgés par Max Brod (extraits publiés dès 1937, édition annoncée comme « complète » en 1948). En effet, l'ami et éditeur a jugé nécessaire, à l'époque, de gommer certains épisodes de la vie du romancier (considérés par lui comme trop intimes ou inutiles), et de modifier le processus de création littéraire à l'œuvre dans les journaux originaux. Or, c'est précisément en suivant le fil des amorces de fictions, mêlées au récit de son quotidien, aux lettres qu'il

écrit, envoie ou non, à celles qu'il reçoit, que l'on parvient à saisir la façon très particulière qu'avait Kafka de concevoir ses récits.  
Cf. Lire l'article de Gaëlle Obiégly, page 10.

**Revue Épistolaire n°47 : Le geste épistolaire. Représentations croisées dans les pratiques quotidiennes, les arts et la littérature. A.I.R.E Association Interdisciplinaire de Recherche sur l'Épistolaire. 1er octobre 2021.**

Ce numéro, résolument pluridisciplinaire, propose un regard croisé sur les représentations du geste épistolaire saisi dans une histoire longue. Il s'intéresse aux pratiques individuelles et quotidiennes, qu'elles soient profanes ou sacrées, autant qu'aux représentations esthétiques de ce geste épistolaire dans la littérature et les arts : de la peinture du XVIIe siècle au cinéma contemporain ; de la littérature des Lumières à l'extrême contemporain. Cette saisie est propre à faire apparaître des constantes dans l'imaginaire épistolaire.

**Catalogue de l'exposition Salammbô, présentée au Musée des Beaux-Arts de Rouen (19 mai - 19 septembre 2021), puis au Mucem, Marseille (Automne 2021) et au Musée national du Bardo, Tunisie (Printemps-Été 2022).**



L'année 2021 marque le bicentenaire de la naissance de Flaubert. À cette occasion le musée des Beaux-Arts à Rouen, le Mucem à Marseille et l'Institut national du patrimoine à Tunis s'unissent pour proposer une exposition inédite et ambitieuse, qui envisage la portée considérable sur les sciences et les arts du roman « monstre » de Flaubert. Le projet explore autant l'immense domaine de la création plastique que l'histoire et l'actualité des fouilles archéologiques du site de Carthage, illustrant la puissance démiurgique du mythe littéraire inventé par Flaubert.

Salammbô est le deuxième livre publié par Flaubert. Il paraît en novembre 1862, six ans après Madame Bovary, qui l'a soudain rendu célèbre, à l'âge de 31 ans. Célèbre sans avoir jamais publié jusqu'alors, par l'effet de scandale qu'avait eu ce premier roman mais surtout par la profonde nouveauté esthétique de son « réalisme ». Le livre à peine terminé (il en corrige alors les épreuves), Flaubert se lance aussitôt dans la conception de ce qu'il appelle son « roman carthaginois ».

Le projet original de Flaubert de faire de Carthage le cadre de son roman le conduit à un travail de documentation et de recherche considérable. Il puise dans les sources anciennes (notamment les auteurs grecs Polybe et Appien) la trame historique de son oeuvre, et dans la Bible, de précieux détails sur les rites et mœurs de l'Orient ancien. La nécessité de disposer de renseignements de première main motive son voyage à Carthage d'avril à juin 1858. Rassemblés dans un carnet aujourd'hui conservé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, ses notes de voyage, impressions, sensations, croquis de paysages et de ruines forment les fragments éparés du futur décor de Salammbô.

L'exposition présente 250 œuvres issues des collections publiques et privées françaises et européennes, dont le musée du Louvre, la Bibliothèque nationale de France, le Musée national d'art moderne-Centre Pompidou, le musée d'Archéologie méditerranéenne de Marseille, le Cabinet des Médailles (Archives municipales) de Marseille, les musées de Rouen, Munich et Berlin... Grâce à l'Institut national du Patrimoine de Tunisie, avec lequel le Mucem entretient depuis cinq ans une étroite politique de coopération, des prêts majeurs ont été consentis par les musées du Bardo et de Carthage, permettant au public français de découvrir les trésors archéologiques de l'époque punique.

Dans le catalogue, figurent notamment les fac-similés de 10 pages du manuscrit Salammbô de Flaubert qui font l'objet d'un commentaire complet par l'auteur, d'une dizaine de pages de carnets de voyages tenus à Carthage et deux lettres manuscrites.

**Le Rail, La Poste et autres progrès. Lettres de Pierre-Lucien Cayrol, Éditions Ampelos, octobre 2021**

Correspondance établie par Rémi Cazals, professeur émérite d'histoire, Université de Toulouse-Jean-Jaurès.

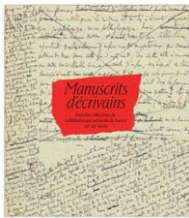
1839-1859, deux décennies au cœur du XIXe siècle. À l'âge de 18 ans, le provincial Pierre Lucien Cayrol monte à Paris afin de préparer Polytechnique. À l'issue de ses études, il devient officier du génie à Metz, puis dans l'Est algérien où il construit des routes, et encore à Cherbourg, en Corse, à Montpellier, Sète et Port-Vendres. Durant cette période, il écrit à sa famille restée à Carcassonne 180 lettres qui font connaître un jeune homme attachant. C'est là le premier intérêt de ce livre.

De grands personnages figurent dans cette correspondance. Pierre Lucien assiste en bonne place à la fête du roi Louis-Philippe et il défile lors du retour des cendres de Napoléon. La révolution de février 1848 perturbe les bureaux de l'administration militaire et retarde l'annonce de sa promotion. Celle-ci arrive avec la signature du ministre de la guerre François Arago. Puis c'est en Corse qu'il reçoit la nouvelle du coup d'État du neveu Bonaparte dont les insulaires attendent avec joie la proclamation de l'Empire. Il évoque aussi son compatriote audois Armand Barbès et le fameux bandit corse Massoni. Sans oublier la merveilleuse tragédienne Rachel, sa contemporaine.

Mais le grand intérêt de ces lettres couvrant la période 1839-1859 est ailleurs. Pierre Lucien Cayrol est le témoin et l'utilisateur des progrès réalisés dans tous les domaines, qu'il s'agisse du transport de passagers et de marchandises, de la transmission du courrier par la poste et des nouvelles par le télégraphe, de la vaccination et des cures thermales, du daguerréotype et des magasins de prêt-à-porter. Il indique les tarifs des voyages en diligence et il montre la concurrence du bateau à vapeur et du chemin de fer. Ses lettres fournissent un éclairage concret et précis sur vingt années d'évolution des conditions de vie de la société française.

En début de période, les tarifs de la poste étaient élevés. Avant l'adoption du timbre-poste en 1849, le port des lettres était payé par le destinataire. Pierre Lucien nous dit que le port d'une lettre de Carcassonne à Metz coûtait un franc, de Paris à Metz 60 centimes. Plus pratique, moins cher, le timbre-poste finit par s'imposer, à l'effigie de Cérès, puis du Prince Président de la République, puis de l'Empereur Napoléon III. Les lettres ordinaires étaient alors affranchies par un timbre bleu de 20 centimes quelle que soit la distance parcourue. Plusieurs lettres de Pierre Lucien Cayrol permettent de constater les progrès dans la rapidité de transmission, à la suite du développement du réseau ferré. Du début à la fin de la période 1839-1859, les envois durent emprunter des cheminements complexes avec des changements fréquents de moyens de transport. Fin 1839, les lettres mettent quatre ou cinq jours pour aller de Paris à Carcassonne ; en 1843, six jours entre Metz et Carcassonne ; en juillet 1850, une lettre part de Cherbourg le 16, passe à Paris le 17, arrive à Carcassonne le 19. La durée est donc réduite à trois jours entre la capitale et le chef-lieu de l'Aude. Plus tard encore, les lignes de chemin de fer bien avancées mais pas complètes, permettent au courrier de mettre seulement un ou deux jours entre Sète et Carcassonne, entre Montpellier et Carcassonne, entre Port-Vendres et Carcassonne. Toutes ces lettres témoignent du regard éclairé et passionné d'un polytechnicien sur les nouvelles technologies de l'époque en particulier le train et le service postal. 180 lettres et quelques illustrations composent ce livre d'environ 200 pages

**Manuscrits d'écrivains dans les collections de la Bibliothèque nationale de France XVe – XXe siècle. Éditions Textuel. En coédition avec la BnF, 27 octobre 2021**



De Christine de Pizan à Édouard Glissant, en passant par Victor Hugo, Simone de Beauvoir ou Boris Vian, cet ouvrage met en lumière une soixantaine de manuscrits d'auteurs français parmi les plus prestigieux conservés à la Bibliothèque nationale de France. Carnets de note, brouillons ou dessins saisissent autant d'hésitations, de repentirs ou de fulgurances qui racontent les pleins et les déliés de notre patrimoine littéraire. Les 110 fac-similés de manuscrits minutieusement choisis par les 17 conservateurs qui ont participé à cet ouvrage sont à la fois transcrits et commentés. Loin de classiques notices, leurs textes sont des récits vivants et fascinants sur les pratiques d'écriture, les relations entre auteurs et éditeurs, les premières intentions ou les éléments biographiques qui permettent d'entrevoir les processus de création d'œuvres immenses.



## AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)  
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly, Mikaël Gómez Guthart

FloriLettres : ISSN 1777-563

## ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION


FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE  
CP A 503  
9 rue du Colonel Pierre Avia  
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

[fondation.laposte@laposte.fr](mailto:fondation.laposte@laposte.fr)  
[www.fondationlaposte.org/](http://www.fondationlaposte.org/)

S'abonner à la Newsletter



[www.fondationlaposte.org](http://www.fondationlaposte.org)